

MARIE~BERNADETTE DUPUY

# ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

ROMAN

TOME 5

LES ÉDITIONS JCL

# ABIGAËL

## MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 5

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure  
Abigaël, messagère des anges / Marie-Bernadette Dupuy  
ISBN 978-2-89431-594-1 (vol. 5)  
I. Titre.  
PQ2664.U693A62 2017 843'.914 C2016-941935-5

Abigaël, Messagère des Anges, tome 5  
© Calmann-Lévy, 2018

© Les éditions JCL, 2019 (pour la présente édition)

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*  
LES ÉDITIONS JCL  
jcl.qc.ca

*Distribution nationale*  
MESSAGERIES ADP  
messengeries-adp.com



*Suivez Les éditions JCL sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

MARIE-BERNADETTE DUPUY

# ABIGAËL

## MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 5



LES ÉDITIONS JCL



*D'une vallée à l'autre, suivez avec moi le destin  
de deux jeunes femmes exceptionnelles, Abigaël et Claire,  
au sein de ma Charente natale*



## Note de l'auteure

Chers lecteurs,

Abigaël, ma petite Messagère des anges, poursuit son chemin, en cette fin d'année 1944 où la guerre semble pouvoir se terminer bientôt.

Certains ont pu fuir les camps de prisonniers, comme Jakob Kern, le réfugié mosellan, puis Adrien, que tous croyaient mort. Le retour inespéré de son grand amour confronte mon héroïne à de nouvelles épreuves.

Dans Angoulême libérée, Abigaël se débat au sein d'une prison invisible, tissée de mensonges, de trahisons. Mais j'ai tenu à lui insuffler la force de caractère, doublée d'une immense générosité, de mes autres personnages féminins, comme ma chère Claire du Moulin du Loup, dont l'ombre bienfaisante plane sur cet ouvrage comme sur les quatre précédents.

Je tenais également à préciser un point qui me préoccupe souvent, tout en me prouvant votre engouement pour mes ouvrages. Je mets en scène bien des lieux de mon département natal, la Charente, cependant pour les besoins de l'intrigue, je suis amenée à dépeindre certains sites qui ont beaucoup changé, même depuis la Seconde Guerre mondiale.

Aussi, sans vouloir décourager les amateurs de pèlerinage « romanesque », je ne peux pas leur promettre qu'ils trouveront facilement les maisons, les grottes ou certains lieux historiques que j'évoque. Je citerai en exemple le



souterrain entre le Lion de Saint-Marc et Angoulême, qui a été condamné à la suite d'un effondrement.

Mais revenons à Abi, comme j'aime l'appeler ! Toujours en communication avec les âmes perdues et d'autres entités, elle suscite des passions et parfois, de la méfiance. Les pages de son destin sont-elles écrites... Qui, de ces deux hommes à la ressemblance troublante, suivra-t-elle au fil des années... Je vous laisse le découvrir.

Avec toute mon amitié,

*Marie-Germaine Dupuy*

## Amères retrouvailles

*Place du Palet, samedi 23 décembre 1944*

Abigaël et Adrien se regardaient. Autour d'eux, la vie toute simple d'un soir d'hiver continuait, dans l'épicerie où flottaient des odeurs mêlées de tabac, de vin et de cuisine. Le bruit des discussions et le tintement des verres n'atteignaient pas la bulle de silence où ils étaient enfermés, confrontés l'un à l'autre après des mois de séparation.

Soudain le singulier enchantement qui les tenait immobiles et sidérés se brisa. Il en fallut peu, juste la voix gouailleuse de la patronne de la boutique, accoudée au comptoir recouvert de zinc.

— Bonsoir madame Vermont, qu'est-ce que je vous sers? Dites, vous en avez un beau manteau, je parie que c'est un cadeau de votre mari!

C'étaient les mots qu'Abigaël ne voulait surtout pas entendre, qui venaient de résonner, nets, implacables, malgré le brouhaha. Elle fut tellement bouleversée qu'elle en perdit le souffle, en devenant d'une pâleur anormale.

Son esprit refusait de réfléchir, au point qu'elle ne savait même plus si elle avait vraiment appelé Adrien tout bas, l'instant précédent.

— Oh, ça n'a pas l'air d'aller, insista l'épicière. Pardi, le froid arrive.

Adrien esquissa une grimace hautaine. Il détourna la tête, vida son verre d'un trait. D'un geste nerveux, il jeta une pièce sur le zinc et il sortit d'un pas rapide. Le carillon de la porte émit un frêle son dont l'écho atteignit le cœur d'Abigaël.

« Mon Dieu, il s'en va, bien sûr, il ne savait pas que j'étais mariée. Mais alors, que faisait-il ici, en ville ? Je dois lui parler, il ne peut pas s'en aller comme ça... »

Elle parvint à demander, d'un ton tremblant, un paquet de tabac.

— Ce sera tout, madame Fabert, dit-elle péniblement.

La femme la dévisagea avec perplexité. Accoutumée à voir se jouer des drames entre les murs de son établissement, elle n'était pas dupe. Sa jolie cliente avait murmuré un prénom masculin, et elle semblait s'adresser à ce garçon taciturne qui avait pris un muscadet.

Abigaël avait payé le tabac. Elle salua la patronne d'un signe de tête.

« Vite, sortir moi aussi, rattraper Adrien, il ne doit pas être loin, il m'attend peut-être, se disait-elle en marchant à son tour vers la porte. Vite, vite... »

L'air glacé la saisit lorsqu'elle se retrouva à l'extérieur. La place du Palet lui parut plongée dans une redoutable pénombre. Une brume épaisse voilait le faible éclat des réverbères.

Abigaël chercha désespérément une silhouette masculine, à gauche, à droite, mais elle vit seulement un chat au pelage clair qui disparut aussitôt dans une ruelle toute proche.

— Adrien !

Elle n'osait pas crier. Le cauchemar recommençait. Adrien avait de nouveau disparu. Son amour était revenu, pour quelques minutes tragiques, pour la fixer sans joie ni tendresse. La vérité s'imposa. Il savait tout et il ne lui pardonnerait jamais.

— Pitié, Adrien, je t'en prie, gémit-elle.

Comme une réponse à sa supplique, un point orangé se dessina dans le renforcement d'un porche. Abigaël s'élança, certaine qu'il s'agissait d'une cigarette allumée, et allumée par Adrien, il ne pouvait en être autrement.

Elle s'approcha, tout son être ravagé par la peur, l'émotion, l'envie forcenée de se justifier.

— Adrien, c'est toi ?

Il n'y eut pas de réponse, cependant ses doutes furent balayés grâce à la façon dont l'homme debout dans l'ombre releva le col de sa grosse veste fourrée. Elle connaissait si bien le moindre de ses gestes, son allure, son port de tête. Un détail le changeait un peu, il arborait une ombre de moustache et un début de barbe.

— Je n'ai rien à te dire, lança-t-il d'un ton dur.

— Seigneur, ta voix, ta chère voix, répliqua-t-elle en balbutiant, remuée jusqu'au tréfonds de son corps par le timbre grave qu'elle avait peu à peu oublié. Adrien, moi j'ai tant de choses à te dire. Je te croyais mort, on m'a répété, assuré que tu étais mort, fusillé près de Paris, jeté dans une fosse commune.

Abigaël restait à un mètre de lui. C'était déjà un supplice, car elle rêvait de l'étreindre, de le toucher, de se blottir au creux de son épaule. Plus rien n'existait sauf lui, Adrien. Il perçut l'élan qu'elle contenait à grande peine et il tendit la main pour le freiner.

— Reste où tu es, ordonna-t-il sèchement. Je sais que tu me pensais mort, comme tout le monde. Je suis passé à la ferme, oui, chez ton oncle. J'étais tellement sûr de te trouver là-bas. En chemin, je me suis bercé de niaiseries, du genre « mon petit ange courra vers moi, elle sera folle de bonheur ». Eh oui, j'espérais te faire la surprise, pour Noël ! Tu te souviens de Noël dernier ?

— Mais oui, je m'en souviens, Adrien.

— Le sapin, le bon repas, ta robe en laine bleue, nos mains nouées sous la nappe, Cécile qui a reçu une poupée, débita-t-il en passant une main tremblante sur son

front. Rien ne s'est passé comme dans mes rêves. Bon sang, j'arrive et je fais peur aux gosses, Mme Mousnier en lâche son plat pour se signer.

Adrien se tut, essoufflé. Il avança d'un pas, le poing serré, brandi en l'air. Abigaël recula, effarée par l'éclat meurtrier de ses yeux.

— Bah, Yvon m'a pris dans ses bras, il m'a offert à boire, ajouta-t-il. Il fallait bien ça, de la gnole, pour que j'encaisse le choc. Qu'est-ce que j'apprends? Ma petite sœur se trouve au château de Torsac, chez ton oncle, un aristo! Et toi, oh toi, tu as épousé un notaire fortuné, rien que ça, mon sosie en plus. Pas bête de ta part, oui, je l'avoue. Débarrassée du pauvre type, tu as trouvé le modèle supérieur, plein aux as!

— Tais-toi, je t'en supplie, tais-toi! s'écria-t-elle. Mon oncle a dû t'expliquer ce qui est arrivé.

— Il n'y avait rien à m'expliquer. J'en avais assez entendu, je suis parti aussitôt et tel que tu me vois, je repars, n'importe où, droit devant moi. La patrie a encore besoin de soldats, j'irai me faire trouer la peau pour de bon.

Sur ces mots, Adrien étouffa un sanglot sec. Le cœur brisé, Abigaël se précipita vers lui. Elle posa sa petite main glacée sur l'épaule solide du jeune homme. Il bondit en arrière, furieux.

— Rentrez donc chez vous, madame Vermont, la bruine va abîmer votre beau manteau de fourrure, le cadeau de votre mari.

— Cette fourrure n'est pas à moi! hurla-t-elle. Adrien, ne t'en va pas! Et Cécile? Tu oserais disparaître encore sans la revoir? Ta sœur a beaucoup souffert, elle mérite de savoir que tu es en vie, que tu l'aimes. Et moi aussi, je t'aime, oui je t'aime toujours, de toutes mes forces, de toute mon âme. Viens, marchons, aie pitié, tu dois m'écouter, tu dois savoir pourquoi j'ai dû me marier. Accorde-moi au moins ça, Adrien. J'ai failli mourir de t'avoir perdu, mon oncle t'en a parlé, forcément!

Il fit non d'un mouvement de tête. Elle remarqua alors son air intrigué et la manière brusque dont il avait enfoncé ses poings au fond de ses poches. Peut-être résistait-il à l'envie de l'enlacer, cette envie qui la brûlait, elle, l'étourdissait.

— Viens, marchons un peu tous les deux, dit-elle.

*Chez Maxence Vermont, place du Minage, même heure*

Les conversations faiblissaient, dans le grand salon illuminé. Le préfet Charles Vermont se leva de son fauteuil pour remettre une bûche dans la cheminée, sous les yeux agacés de son fils.

Maxence s'impatientait, incapable de cacher sa contrariété. Bien sûr, Abigaël n'avait rien trouvé de mieux que cette sortie nocturne, afin de rapporter du tabac au professeur Hitier. Celui-ci, assis près du feu, consulta discrètement sa montre pour la deuxième fois.

— Ta petite femme ne devrait pas tarder, déclara Bérénice Vermont d'un ton conciliant. On peut supposer que l'épicerie faisant bistrot, il y avait foule au comptoir.

— Mais oui, maman, je ne m'inquiète pas, je suis affamé, voilà tout, rétorqua son fils.

Marie Hitier, un sourire poli sur les lèvres, feuilletait une revue de mode. Elle tendit soudain l'oreille, alarmée par un vacarme en provenance de la cuisine.

— Votre employée semble avoir des problèmes, mon cher Maxence, hasarda-t-elle gentiment. Je vais me renseigner, le repas doit être prêt, à l'heure qu'il est !

— Nous ne pouvons pas nous mettre à table sans Abigaël, ma douce Marie, nota le professeur.

— Et tu devrais avoir honte, Jacques, soupira-t-elle. Abigaël est sortie par ta faute, parce que tu ne peux pas te passer de ton tabac. Heureusement, il n'y a pas encore de verglas, mais le froid arrive, hélas. Nos vaillants soldats vont souffrir, dans les Ardennes...

Bérénice Vermont haussa les épaules sans en avoir vraiment conscience. La compassion n'était pas son fort et tant qu'elle portait une fourrure et qu'elle jouissait d'une demeure bien chauffée, le reste du monde pouvait s'écrouler. Maxence se leva lui aussi. Il rejoignit son père, absorbé dans la contemplation des flammes.

— Je suis navré, papa, marmonna-t-il.

— Pourquoi donc ?

— Oh, le manque de ponctualité d'Abigaël, notamment. Telle que je la connais, elle discute avec l'épicière, ces dames papotent sans songer au cadran de l'horloge. Si tu es aussi affamé que moi, je te plains. Je te sers un autre brandy ?

Le préfet fronça les sourcils, un peu surpris. Son fils avait les mâchoires crispées, le regard dur.

— Volontiers, Maxence, prends-en également, cela te détendra, tu me parais nerveux. As-tu des soucis en ce moment ? Un dossier complexe ? Je suis disposé à te conseiller, si c'est le cas, j'ai été juriste dans ma jeunesse.

— Je te remercie, papa, je m'en sors bien, trancha Maxence d'un ton sec.

Seul Pierre Lussac, le grand-père d'Abigaël, demeurerait d'un calme serein. Les mains croisées sur ses genoux, il observait les uns et les autres de son clair regard perspicace. Il suivit des yeux Marie Hitier lorsqu'elle quitta la pièce pour se rendre à la cuisine, comme elle l'avait annoncé.

Denise, les joues cramoisies, semblait affolée. Elle accueillit la visiteuse en soupirant de soulagement.

— Ah, madame est de retour, je peux servir ? interrogea-t-elle, pleine d'espoir. Le rôti sera moins juteux si je le laisse au four, et le potage a déjà réduit.

— Je suis navrée, ma nièce n'est pas là, Denise, mais elle va arriver, c'est une question de minutes. En tous les cas, vos plats embaument, vous êtes un vrai cordon-bleu, d'après Abigaël.

— Je fais de mon mieux, madame Hitier. Quand même, c'est bizarre qu'elle tarde autant, notre demoiselle. Oh, pardonnez-moi, je sais bien que ce n'est pas correct de l'appeler comme ça, mais elle est tellement jeune ! Et d'une gentillesse !

— Je vous remercie de l'apprécier, se rengorgea Marie. Croyez-moi, c'est réciproque, ma nièce vous a prise en affection.

La domestique eut un sourire comblé, mais sans oublier de lancer des coups d'œil inquiets à ses casseroles.

— Pourvu que ma petite madame n'ait pas fait de mauvaises rencontres, dit-elle tout bas.

— Denise, je n'y pensais pas, vous m'effrayez à présent. Allons, il faut oublier ce genre d'idées, Abigaël n'est pas partie il y a si longtemps. Je vais conduire tout le monde dans la salle à manger, qu'ils s'installent, et je suis certaine qu'elle reviendra à cet instant précis.

— Merci bien, madame Hitier, merci de me rassurer. Je vais allumer les bougies.

Les deux femmes échangèrent un regard de connivence. Marie regagna le salon, mais elle eut la surprise de croiser Pierre Lussac dans le vestibule. Le noble vieillard enfilaient son pardessus à col d'astrakan.

— Vous sortez vous aussi, monsieur, s'étonna-t-elle.

— Disons que je désire prendre l'air frais du soir et ramener au plus vite ma petite-fille. Son mari ne tient plus en place.

— Vous n'êtes pas assuré de la croiser, le quartier est un labyrinthe de rues étroites, Abigaël peut emprunter un chemin et vous un autre. Ce n'est guère raisonnable, monsieur Lussac, tout cela à cause d'une lubie de mon époux.

— Je connais la haute ville, chère madame, soyez tranquille. De plus, quelque chose me dit que je trouverai notre retardataire, une sorte d'intuition.

Marie estima impoli de protester davantage. Elle avait vu aussi l'expression singulière du vieil homme. Pierre Lussac possédait un don de prescience, doublé de capacités



médiumniques moins développées et exceptionnelles que celles d'Abigaël, mais bien réelles.

— Puisque vous vous dévouez, répondit-elle, nous attendrons pour passer à table. Faites attention, les pavés sont glissants.

*Vallée de l'Anguienne, ferme des Mousnier,  
même soir, même heure*

Le repas était terminé. Yvon Mousnier, accoudé à la longue table en bois brun, se roulait une cigarette. Robuste, d'une taille imposante, son visage anguleux, tanné par la vie au grand air, était couronné d'une chevelure brune à peine semée de fils d'argent. Il avait un regard sombre, pénétrant.

Pélagie, sa femme, débarrassait la vaisselle sale, tandis que leur fille, Béatrice, faisait chauffer de l'eau pour la chicorée du soir.

— Tu n'aurais pas dû laisser partir Adrien, papa, déclara-t-elle soudain, après un long silence songeur.

— Je sais, Béa, rétorqua le fermier, qui s'adressait des reproches en son for intérieur. Mais il a filé comme s'il avait le diable à ses trousses. Bah, je n'ai plus mes jambes de vingt ans, même si j'avais essayé, je ne l'aurais pas ratrapé.

— Le mal est fait, bougonna Pélagie en brassant les assiettes dans une cuvette. Pauvre gars, il faisait peine à voir.

— Si seulement j'avais été là, renchérit Béatrice.

Grégoire, l'innocent, écoutait. Assis sur la pierre de l'âtre, un chaton niché sur ses genoux, il hochait la tête d'un mouvement régulier. Il fêterait bientôt ses treize ans, cependant il avait la mentalité d'un enfant de quatre ans.

— Pas mort, lui, annonça-t-il d'une voix aiguë. Abi sera contente, hein ?

— Toi t'as tout compris, au fond, soupira Yvon. Hein, fiston... Ouais, notre Abi sera contente, si elle le revoit, Adrien. J'ai peur qu'il grimpe dans le premier train demain matin, sans même lui rendre visite.

Exaspérée par ce coup du sort, Béatrice alluma une cigarette américaine. En robe de lainage rouge, ses cheveux bruns relevés en chignon, la jeune femme avait retrouvé sa beauté de visage, mise à rude épreuve à cause de la brutalité de son ancien fiancé. Elle était revenue une semaine auparavant des Pyrénées, où elle avait séjourné plus d'un mois.

— Si j'avais vu Adrien, je lui aurais tout expliqué, insista-t-elle. Ce n'est vraiment pas de chance, Louis m'a ramenée ici un quart d'heure trop tard.

Sa mère lui décocha un regard soucieux, tout en frottant le fond d'une poêle.

— Ne t'affiche pas trop avec ton Louis de Martignac, ma fille, recommanda-t-elle. Ton père n'y voit pas d'inconvénient, mais les gens vont causer, si tu continues.

— Maman, ils n'ont qu'à causer ! Il n'y a aucun mal à travailler. Officiellement, j'ai repris mon emploi au château de Torsac. Si Louis me raccompagne, c'est par galanterie, tu le diras aux commères du hameau.

Yvon leva les bras au ciel, excédé. Avant la guerre, il aurait tenu les mêmes propos à leur fille, mais ses activités au sein de la Résistance l'avaient changé. Il privilégiait désormais la vie avec tout ce qu'elle pouvait comporter de bon, d'agréable, de précieux, et à son sens, l'amour demeurerait le plus important.

— Un problème à la fois, gronda-t-il. Béa a gagné sa liberté, elle a suffisamment souffert pendant cette fichue guerre, ma femme. Pour le moment, je pense à la petite, à ce malheureux garçon, Adrien. Je me suis comporté comme un crétin, face à lui. Le voilà qui réapparaît, aussi vivant que nous tous. Bon sang, le choc que j'ai eu ! J'en bafouillais, pardi, alors qu'il cherchait Abigaël des yeux, partout. Il croyait la trouver chez nous, bien sûr.

— Et sa petite sœur tout pareil, se lamenta Pélagie. Boudiou, j'en ai pleuré, quand il est parti.

Béatrice disposa les tasses et la cruche fumante, à demi pleine de chicorée. Elle avait questionné ses parents durant le dîner, afin de savoir précisément ce qu'ils avaient dit à Adrien. Elle en était malade et réitéra ses critiques.

— Quand même, papa, tu n'avais pas besoin de lui annoncer tout de suite qu'elle était mariée à un notaire, qui en plus lui ressemblait... Ni que le châtelain de Torsac était son oncle, s'emporta-t-elle.

— Mais j'étais bien obligé, Béa, il me demandait où était Cécile, tonna Yvon en tapant sur la table. Je n'sais pas mentir, nom d'un chien.

— Il fallait le retenir jusqu'à mon arrivée, gémit-elle. S'il avait su pourquoi Abi s'était mariée, il ne se serait pas enfui comme ça. Et toi, maman, tu lui as donné l'adresse de Maxence Vermont, c'est malin ! Il est peut-être chez eux, à faire un scandale.

— Non, Adrien est trop fier pour s'abaisser à ça, trancha le fermier. J'aimerais mieux, en fait, parce que ses manières à lui, c'est de prendre le large.

Grégoire, apeuré par la voix rauque de son père, courba le dos. Puis il gratta sa tignasse rousse d'un geste nerveux.

— Ne crie pas, tu effraies le gamin, fit remarquer Pélagie. Moi je suis d'avis de vite prévenir Abigaël. Pas ce soir, demain matin, à la première heure.

— Tu as raison, maman, je monterai en ville, décida Béatrice. Le vélo est en état de marche, papa ?

— Oui, mais ça ne servira pas à grand-chose, la petite et son fichu mari doivent passer nous embrasser, avant d'aller à Torsac.

Yvon croisa les bras sur sa robuste poitrine. Il avait les traits tendus, le regard dans le vague. Il n'était pas remis de la violente émotion que lui avait infligée le retour d'Adrien, à la fin de l'après-midi, Adrien censé être mort depuis des mois.

— Je dois vous confier une chose, mes femmes, dit-il plus bas. En le revoyant, Adrien, je m’suis fait une réflexion. Il ne ressemble pas tant qu’on le prétendait à Maxence. On les met côte à côte, ça sauterait aux yeux.

— J’espère qu’on n’en aura pas l’occasion, papa, répliqua Béatrice. Vraiment, ce serait la rencontre à éviter. Je voudrais tellement qu’il ait l’idée de revenir ici. On ne sait pas ce qui lui est arrivé, pourquoi son nom figurait-il sur une liste de jeunes communistes fusillés près de Paris... Pourquoi?

*Angoulême, même heure*

Adrien avait consenti d’un signe de tête à suivre Abigaël. Ils s’étaient engagés, sans un mot de plus, dans la rue du Point-du-Jour, sombre et froide.

— Est-ce que tu m’emmènes place du Minage, ironisa-t-il tout à coup, s’en voulant immédiatement de s’être trahi.

— Tu savais que j’habitais là, s’écria-t-elle. Donc tu n’étais pas par hasard dans l’épicerie ! Qu’aurais-tu fait si je n’étais pas venue acheter du tabac pour le professeur ?

— Rien, je n’aurais rien fait, enfin si, peut-être que je serais passé plus tard sous tes fenêtres, histoire de cracher sur le seuil de ta maison.

Abigaël esquissa un faible sourire, en dépit du chagrin qui la ravageait. Elle reconnaissait bien là le caractère de son amoureux, toujours emporté, excessif, orgueilleux.

— Adrien, écoute-moi à présent. J’ai terriblement souffert après ton départ précipité pour Paris, j’en voulais beaucoup à Béa de t’avoir emmené. Seigneur, je te revois encore te ruant vers la porte du grenier, pressé de partir à l’aventure, indifférent à mon chagrin. Pourtant je te comprenais, et pour rien au monde, je ne t’aurais empêché de suivre la voie que tu avais choisie. Je ne te fais aucun reproche, sache-le, mais j’étais désespérée...



# ABIGAËL

## MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 5

Décembre 1944

Installée à Angoulême avec son époux, le notaire Maxence Vermont, Abigaël tente de s'adapter à son nouveau statut social. Si la jeune femme envisage l'avenir plus sereinement, elle a malgré tout la sensation d'être prisonnière d'une cage dorée. Mais le destin lui réserve un magnifique cadeau de Noël en la personne d'Adrien. Son grand amour, qu'elle n'a jamais réussi à oublier, est de retour, bel et bien vivant.

Malheureusement, Maxence n'a nullement l'intention de redonner sa liberté à Abigaël. Amoureux fou de son épouse et aveuglé par la colère, il est prêt à tout pour la garder à ses côtés. Et les choses se compliquent lorsque des âmes errantes viennent la tourmenter. Après tant d'épreuves, la jolie Messagère des Anges parviendra-t-elle à trouver la paix auprès de son cher Adrien ?

*Auteure de grand talent, Marie-Bernadette Dupuy signe une œuvre extrêmement riche et variée, vendue de par le monde.*

